

LES CANAUX DE L'EXTRACTION DU SURTRAVAIL DANS LE CAPITALISME MANAGERIAL : HAUTS SALAIRES ET REVENUS DU CAPITAL

Gérard Duménil, Dominique Lévy

Presses Universitaires de France | « [Actuel Marx](#) »

2018/1 n° 63 | pages 51 à 69

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130801870

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2018-1-page-51.htm>

Pour citer cet article :

Gérard Duménil, Dominique Lévy « Les canaux de l'extraction du surtravail dans le capitalisme managerial : hauts salaires et revenus du capital », *Actuel Marx* 2018/1 (n° 63), p. 51-69.

DOI 10.3917/amx.063.0051

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES CANAUX DE L'EXTRACTION DU SURTRAVAIL DANS LE CAPITALISME MANAGÉRIAL : HAUTS SALAIRES ET REVENUS DU CAPITAL

Par Gérard DUMÉNIL et Dominique LÉVY

Suscitant un mélange d'envie et d'irritation de la part des moins favorisés, la presse publie à l'envi les chiffres mirifiques des rémunérations des PDG ou les « parachutes dorés » supposés amortir les chocs consécutifs à l'abandon de postes de haute responsabilité. Les salaires des cadres moins élevés dans les hiérarchies peuvent également faire rêver au bas de la pyramide des revenus. Ces observations sont révélatrices d'importantes transformations dont les rémunérations ne sont qu'un aspect. Des articles de la même presse évoquent, d'ailleurs, de manière récurrente le « raz-le-bol » des cadres, s'épuisant à la tâche ou las de faire le « sale boulot » qu'on exige d'eux, ce qui rappelle la prolifération actuelle de pratiques sociales déplaisantes. On peut classer ces tendances à la rubrique des méfaits du capitalisme néolibéral, un système d'inégalité et de violence renouvelées. On ne saurait, cependant, les analyser sans les replacer dans la continuité d'une évolution historique beaucoup plus longue, qu'on peut grossièrement dater du début du xx^e siècle, l'expression du rôle historique croissant des cadres dans les secteurs privé et public.

La difficulté de l'appréhension de ce nouveau cours est plus grande dans les pays d'Europe continentale que dans les pays anglo-saxons et, *a fortiori*, dans les pays appartenant à ce qu'on qualifie de périphéries. Aux États-Unis, la montée des caractères managériaux du capitalisme contemporain (*Managerial capitalism*) est largement reconnue, parallèlement au développement des grandes sociétés par actions sous l'égide des institutions financières. Dans ce pays et au Royaume-Uni, les hauts salaires ont bénéficié d'augmentations spectaculaires depuis les années 1970, à des degrés encore inconnus dans des pays comme la France ou l'Allemagne.

Au centre de cet article se trouve la thèse que les sociétés contemporaines sont engagées dans un processus de transition entre deux modes de production, le capitalisme et un nouveau mode qu'on va nommer

« managérialisme », empruntant ainsi à la terminologie anglo-saxonne (pour ne pas dire « cadrisme »). Dans cette transition, la contradiction de classe fondamentale du capitalisme – capitalistes-prolétaires – cède la place à la contradiction opposant une classe supérieure de cadres et des classes populaires d'« encadrés ». Le capitalisme managérial est une formation sociale, expression de l'hybridité des rapports de production. Elle supporte une structure de classe tripolaire *capitalistes-cadres-classes populaires* dans laquelle les cadres ont acquis progressivement le statut de classe supérieure. Cette transition est très avancée, notamment aux États-Unis.

Fondamentalisme et révisionnisme: la référence aux concepts de la théorie de l'histoire de Marx – rapports et modes de production, classes – fournit les fondements inaltérés de cette analyse, alors que la reconnaissance des transformations historiques impose la révision des contenus: le nouveau mode de production et la nouvelle structure de classe¹.

La première section introduit la base empirique de cette mise à jour. La seconde section est consacrée aux fondements théoriques. La troisième décrit les principaux enjeux analytiques en référence au message du *Manifeste* et du *Capital*; elle justifie rétroactivement la révolution analytique en montrant le pouvoir explicatif.

LES HAUTS SALAIRES À LA CONQUÊTE DES SOMMETS

L'empirie ne saurait se substituer à la théorie, mais les transformations quantitatives des revenus depuis un siècle et au cours des dernières décennies furent si spectaculaires que l'indifférence des défenseurs des anciennes interprétations, jugées immuables, tient de l'aveuglement.

Deux aspects de ces transformations sont discutés dans cette section: d'une part, l'importance envahissante des salaires au haut de la pyramide des revenus là où l'on attendrait la domination incontestable des revenus du capital (c'est-à-dire les dividendes, les intérêts et les loyers reçus), et, d'autre part, le rôle clef de l'augmentation des hauts salaires dans la hausse des inégalités de revenus depuis les années 1970.

La double assimilation des « hauts salaires » aux salaires des cadres, et des revenus du capital perçus par les ménages, aux revenus des classes capitalistes est évidemment une simplification empirique. Des couches aux faibles revenus peuvent percevoir des revenus du capital. Mais, dans les estimations ci-dessous, on ne considère que les revenus des classes supérieures.

Les salaires, composante principale des hauts revenus. La figure 1 décrit la composition des revenus de deux fractiles dans la population des ménages

1. Au terme de décennies de recherche et de publication, nous pouvons signaler nos synthèses récentes: Duménil Gérard et Lévy Dominique, *La Grande bifurcation. En finir avec le néolibéralisme*, Paris, La Découverte, 2014; *Managerial Capitalism: Ownership, Management, and the Coming New Mode of Production*, Londres, Pluto Press, 2018. Pour certaines contributions plus anciennes: Duménil Gérard et Lévy Dominique, *Au-delà du capitalisme?*, Paris, Puf, 1998, et Duménil Gérard, *La Position de classe des cadres et employés. La fonction capitaliste parcellaire*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1975.

aux États-Unis, classés selon leurs niveaux de revenus (il s'agit de revenus avant impôts). Le premier fractile est formé des ménages dont les revenus se situent entre 90 % et 95 % dans la pyramide des revenus; le second est le fameux « 1 % » supérieur. Ces deux fractiles appartiennent aux couches favorisées de la population, à des degrés évidemment distincts. Ils sont donc disjoints. « Composante des revenus » renvoie à la distinction entre (a) les salaires et suppléments, et (b) les revenus du capital. La variable est la part des salaires dans le total des deux composantes pour chaque fractile. La période va de la fin de la Première Guerre mondiale à 2011. La figure fait abstraction des revenus des travailleurs indépendants, dont l'importance est restée assez constante et dont la considération ne modifie pas sensiblement ces tendances fondamentales.

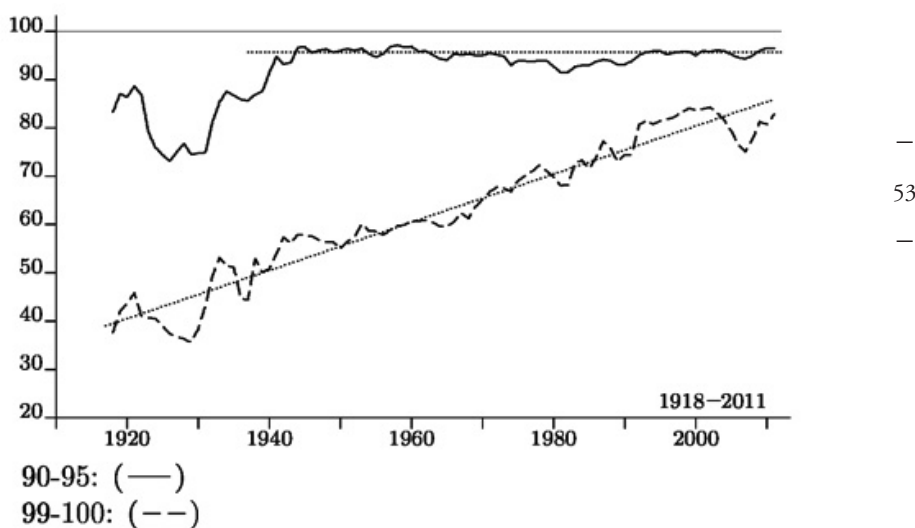


Figure 1: La part des salaires dans le total des salaires et des revenus du capital dans les fractiles 90-95 et 99-100 aux États-Unis (%).

Dans cette figure et la figure 2, nous utilisons les données collectées par Thomas Piketty et Emmanuel Saez. La présentation des données et les interprétations sont les nôtres.

Source: T. Piketty et E. Saez, "Income inequality in the United States, 1913-1998", *The Quarterly Journal of Economics*, CXVIII (1): 1-39, 2003, Table A7. Tables and Figures Updated to 2015 (<http://eml.berkeley.edu/~saez/TabFig2015prel.xls>).

On peut clairement identifier dans le premier fractile, 90-95, une population de salariés. Depuis la fin des années 1930, 95 % du revenu de ce groupe proviennent de salaires, et cela de manière très stable. On peut remarquer incidemment l'effet de la crise de 1929 dans la formation de cette configuration, le secteur des petites entreprises ayant considérablement diminué sous le choc de la crise.

Le profil observé pour le fractile 99-100 (le 1 % supérieur de la hiérarchie salariale) est très différent. Une forte tendance historique est apparente, révélant une croissance régulière depuis un pourcentage d'environ 40 % jusqu'à 80 %. Ainsi, au sortir de la Première Guerre mondiale, le revenu du 1 % supérieur dans la hiérarchie des revenus était composé de salaires, à hauteur de 40 %, donc de 60 % de revenus du capital ; on pouvait donc assimiler cette fraction de la population à une classe capitaliste. La croissance séculaire du pourcentage fut spectaculaire. Elle montre qu'en fin de période, le salaire était devenu le canal principal de formation des hauts revenus. En 2015, l'appartenance au 1 % supposait des revenus annuels supérieurs à 443.000 dollars. Un ménage moyen du groupe recevait 437.000 dollars de salaires, ainsi que 106.000 dollars de revenus du capital, ce qui est loin d'être négligeable. Mais le groupe est, aujourd'hui, devenu en premier lieu une classe de salariés.

Les hauts salaires au cœur de la dynamique des inégalités. La croissance des inégalités de revenus depuis les années 1970 ou 1980 est désormais un processus bien identifié qu'on peut rattacher aux nouvelles dynamiques néolibérales. Mais, comme on l'a suggéré, il faut souligner que cette tendance fut très accentuée aux États-Unis et au Royaume-Uni, alors qu'elle est seulement en cours d'affirmation dans les pays d'Europe continentale. Les deux observations suivantes sont moins familières malgré leur importance :

1. Le vecteur principal de la hausse des inégalités depuis les années 1970-1980 fut la croissance des hauts salaires et non celle des revenus du capital. Les inégalités de salaires ont plus augmenté que les inégalités de revenus totaux ou de revenus du capital.

2. Cette hausse est, en fait, la troisième phase d'une chaîne historique de trois grandes périodes où les inégalités ont, successivement, (a) été maintenues à un niveau élevé ; (b) ont fortement diminué puis se sont stabilisées ; (c) se sont fortement accrues, comme rappelé ci-dessus, avant de stagner à un très haut niveau.

La figure 2 décrit cette séquence. La liste des sept fractiles désormais considérés est donnée sous la figure. Les variables sont les indices des pouvoirs d'achat moyens des salaires (les salaires annuels corrigés de la variation des prix du PIB), normés sur la moyenne de la période 1960-1973. Cette période a été retenue car les pouvoirs d'achat des différents fractiles crurent approximativement au même taux durant ces années. La figure ne décrit donc pas les inégalités de salaires mais leur variation au cours du temps.

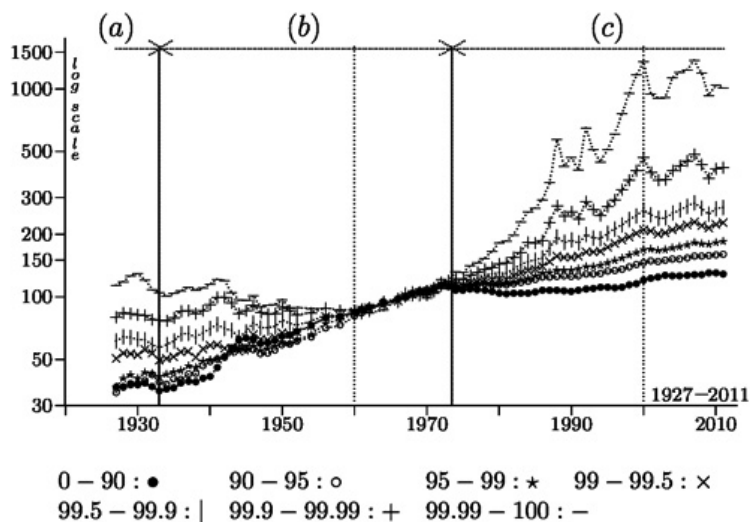


Figure 2 : Indices des pouvoirs d'achat des salaires moyens reçus par sept fractiles de la hiérarchie des salaires aux États-Unis (1960-1973=100, 1927-2011).

La liste des sept fractiles (sans recouvrement) est donnée sous la figure. Les variables sont des indices de pouvoir d'achat des salaires (les salaires annuels divisés par l'indice de prix du PIB), normés à 100 sur la moyenne des années 1960-1973. Des lignes verticales continues ont été tracées en 1933 et 1974, séparant les trois phases principales, (a), (b) et (c), et en pointillées en 1960 et 2000. La source est donnée à la figure 1.

On peut d'abord considérer le fractile, 0-90, le plus bas dans la hiérarchie des revenus, et correspondant à la grande masse de la population. On voit qu'après une période de stagnation jusqu'en 1933, une tendance à la hausse prévalut jusqu'en 1974, manifestant une multiplication par environ 3 du pouvoir d'achat. Mais, à partir de cette date, on observe une quasi-stagnation jusqu'à la dernière année considérée. Passant à l'autre extrémité de l'éventail, au sein du fractile 99,99-100 – soit un ménage sur 10.000 (aujourd'hui 16.000 familles aux très hauts revenus) – on peut distinguer les mêmes périodes mais selon un profil tout à fait différent. Après 1933, on observe une diminution absolue du pouvoir d'achat de ce groupe (une réduction de plus de 50 % jusqu'en 1960 par rapport à la moyenne atteinte avant 1933. Et il s'agit de revenus avant impôts!). Le pouvoir d'achat de ce groupe privilégié crût alors au rythme commun à tous les fractiles jusqu'en 1974. Il n'y eut pas d'effet négatif de la crise des années 1970, mais une « envolée » au cours des décennies néolibérales, au moins jusqu'en 2000, soit une multiplication par 10.

Il est très remarquable de constater que ces tendances prévalant au cours des années 1933-1960 et 1974-2000, dans le sens de la réduction puis de l'augmentation des inégalités de pouvoirs d'achat et des salaires, furent

d'autant plus marquées que les fractiles étaient plus élevés dans la hiérarchie des salaires. Notamment, après 1974, les plus hauts placés crurent d'autant plus, de même qu'ils avaient diminué davantage après 1933.

Hybridité des rapports de production – Métamorphose des structures de classes – Dynamiques de classe. Il n'y a aucune compréhension possible des rapports sociaux dans une problématique ignorant les relations de classe et les dynamiques qu'elles commandent. Cela était vrai dans le passé et l'est toujours dans les sociétés contemporaines.

Dans l'étude de mécanismes séculaires aussi complexes, il faut, au minimum, distinguer deux grandes temporalités :

1. La première a trait à la métamorphose des rapports de production dans la succession des modes de production, inséparable du processus historique de maturation des forces productives.

2. La seconde temporalité est beaucoup plus courte, faite de la succession de périodes de quelques décennies. Il s'agit de la séquence de ce que nous appelons les « ordres sociaux ».

C'est à l'échelle de la métamorphose des rapports de production qu'il faut appréhender les transitions entre le féodalisme et le capitalisme, puis entre le capitalisme et le managérialisme selon l'hypothèse, mise en avant en introduction, de l'émergence d'un nouveau mode de production. On notera incidemment que ce cadre analytique ne s'applique guère à la transition entre le mode ancien des antiquités grecques et romaines et le monde féodal. L'émergence des rapports capitalistes fut un phénomène de longue durée, caractéristique de ce qu'on appelle en France l'Ancien Régime, c'est-à-dire deux siècles d'histoire (avec des caractères similaires en Angleterre). On peut y distinguer différentes étapes, notamment, à la transition des XVIII^e et XIX^e siècles, le passage d'un capitalisme de grande propriété agraire, de fermage, d'usure et de relations commerciales dominées par des « marchands » vers un capitalisme de grandes manufactures et d'usines.

On peut affirmer que la transition du capitalisme au managérialisme sera d'une ampleur et d'une nature similaires, avec ses vieilles et nouvelles formes. La délégation de la gestion des entreprises, agricoles, manufacturières, puis industrielles, est, en effet, une tendance ancienne qui a toujours accompagné la croissance des unités de production, notamment en Europe. Aux États-Unis, ce processus connut une forte accélération à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, lorsque se produisirent les trois grandes révolutions des sociétés par actions, du secteur *financier* (avec les banques Morgan ou Rockefeller) et de la *gestion* – la révolution managériale – avec la constitution des grands états-majors de gestion. Ces transformations des institutions capitalistes au sens large, marquant la séparation de la propriété au sens strict (ou juridique) et de la gestion se poursuivirent au cours du

xx^e siècle, combinées à des vagues de changements techniques, notamment le progrès des techniques de l'information et de la communication.

Ces tendances se doublèrent de la croissance historique des structures étatiques et administratives. Aux États-Unis où, contrairement aux idées reçues, cette augmentation fut très spectaculaire, les structures étatiques au sens large sont désormais d'un volume considérable. Les dépenses totales (fédérales, des États et des comtés et municipalités) atteignent, en moyenne depuis 2000, 34 % du PIB, alors que les retraites du secteur privé n'y sont pas incluses et que le système public de sécurité sociale (au sens français) est sous-développé. Et les dépenses pour la défense ne représentent que 4,6 % du PIB (moyenne depuis 2000).

À la révolution managériale proprement dite dans les secteurs privé et public, il faut ajouter la révolution opérée dans le contrôle de la situation macroéconomique, souvent désignée comme « révolution keynésienne ». L'intervention d'instances centrales (les grandes banques et les chambres de compensation) avait déjà été stimulée au xix^e siècle et au début du xx^e par la survenue de crises, notamment leurs composantes bancaires, mais la crise de 1929 marqua un tournant, consolidé après la Seconde Guerre mondiale. La conduite de politiques monétaires (du crédit) et budgétaires devint la tâche de fonctionnaires spécialisés de certains ministères et de la banque centrale (créée en 1913 aux États-Unis). On peut parler d'une seconde révolution managériale. Ces politiques se combinèrent à l'établissement de réglementations plus ou moins coordonnées au plan mondial.

La tendance de la structure des revenus à la figure 1 est l'expression quantitative de ces transformations des rapports de production dans les entreprises privées et du processus de constitution des institutions centrales étatiques et administratives, dans cette première temporalité séculaire. Elle est la manifestation de la structure des revenus associée à la « montée » graduelle des cadres, agents de ces transformations institutionnelles. C'est un phénomène majeur.

La seconde temporalité de ces mécanismes est celle des ordres sociaux. Partant d'une structure de classe déterminée – comme la structure tripolaire *capitalistes-cadres-classes populaires* caractéristique du capitalisme managérial – se succèdent des configurations de dominations et d'alliances de classe. Depuis la fin du xix^e siècle, nous distinguons trois ordres sociaux (correspondants aux périodes (a), (b) et (c) à la figure 2) :

1. *La première hégémonie financière.* Entre le début du xx^e siècle et la crise de 1929, les rapports de classe étaient dominés par la classe des grands capitalistes financiers sur la base institutionnelle du nouveau secteur bancaire soutenant et dominant l'activité des grandes sociétés. L'expression « hégémonie financière » renvoie simultanément à la détention de titres

matérialisant la propriété du capital dans un système de sociétés par actions, et à la concentration des pouvoirs correspondants au sein des institutions financières. Une forme de compromis fut trouvée avec les propriétaires du capital des petites entreprises qui survécurent aux révolutions institutionnelles du début du siècle, protégées par les lois antitrusts comme le fameux Sherman Act de 1890. Les cadres des secteurs privés et publics avaient entrepris leur ascension, mais restaient dominés.

2. *Le compromis de l'après-crise de 1929 et de l'après-Seconde Guerre mondiale, ou compromis social-démocrate.* L'ébranlement du capitalisme par le double choc de la crise de 1929 et de la Seconde Guerre mondiale fut un phénomène majeur, qu'il faut interpréter dans le contexte socio-politique créé par la montée du mouvement ouvrier au plan mondial et la création des pays du socialisme auto-proclamé. Un nouvel ordre social fut ainsi établi manifestant des caractéristiques communes mais aussi d'importantes différences en Europe de l'Ouest et aux États-Unis. Ce nouvel ordre fut maintenu jusqu'à la crise structurelle des années 1970. Il se caractérisait par l'alliance « à gauche » entre les classes de cadres et les classes populaires, sous le leadership des cadres, et par l'exercice de ce qui a été appelé une « répression financière » avec, aux États-Unis, des taux d'imposition sur le revenu pouvant aller jusqu'à 90 % pour les tranches les plus favorisées (et des impôts sur les successions élevés). Ce fut une période de progrès des pouvoirs d'achat, de l'enseignement et de la protection sociale. Mais le compromis a été dissous par la lutte victorieuse des deux classes supérieures.

3. *La seconde hégémonie financière ou néolibéralisme.* Les circonstances créées par la crise des années 1970 (notamment la vague d'inflation), la défaite de plus en plus évidente du socialisme autoproclamé et l'affaiblissement du mouvement ouvrier permirent la victoire d'une alliance « à droite » entre les classes capitalistes et les fractions supérieures des hiérarchies managériales dans ce qu'il est convenu d'appeler « néolibéralisme », un phénomène de classe. Deux de ses piliers furent la *financiarisation* – consacrant le pouvoir des nouvelles institutions financières dirigées par des cadres, le pouvoir des cadres financiers dans les entreprises non financières – et la *mondialisation* (le libre échange et la libre mobilité des capitaux) plaçant tous les travailleurs du monde dans une situation de concurrence implacable, dont la combinaison culmina dans la *mondialisation financière*. Les cadres de tous niveaux se rallièrent graduellement à ces politiques, au nom de la « modernité » face à des pratiques sociales déclarées désuètes. La nouvelle crise structurelle survenue à la fin des années 2000 n'a pas, jusqu'alors, déstabilisé ce nouvel ordre social.

Les périodes distinguées à la figure 2 sont une des expressions de cette périodisation dans le champ des inégalités de revenus. Le second ordre social se caractérisa fondamentalement par la tendance à la réduction des inégalités, avec un aspect manifeste, la réduction des inégalités salariales, mais qui toucha également, on peut le deviner, les revenus du capital. Le néolibéralisme provoqua, à l'inverse, la hausse spectaculaire de ces inégalités.

Nous soutenons donc la thèse que la tripolarité de la structure de classe du capitalisme managérial – donc la caractérisation d'une classe de cadres – est un élément clef des analyses de la transformation séculaire des rapports de production et des dynamiques politiques et économiques du capitalisme depuis plus d'un siècle. La capacité des classes supérieures à extraire un surtravail des classes dominées doit s'analyser comme l'effet conjoint d'une métamorphose des rapports de production privilégiant désormais le salaire et d'un rapport de force historique dont la variation fut à l'image de configurations imposées par les luttes de classes. Comme dans le cas du « salaire » au sens traditionnel du prix de la force de travail selon le rapport strictement capitaliste, il n'existe pas de loi « naturelle » de détermination du prélèvement mais un jeu de pouvoir déterminé par les luttes et les changements technico-organisationnels où l'hybridité – capitaliste/managériale – des rapports de production joue un rôle clef comme cela avait été le cas de la transition entre féodalisme et capitalisme.

Comme on le verra à la troisième section, ce cadre analytique est un élément fondamental de l'interprétation des dynamiques historiques de ce qu'il est convenu d'appeler le « capitalisme » depuis la lecture qu'en firent Marx et Engels dans le *Manifeste*, mais ne peut se comprendre que comme transition graduelle du capitalisme au managérialisme.

QUE RÉMUNÈRENT LES HAUTS SALAIRES ?

L'objet de cette section est l'explicitation des deux facettes – fondamentaliste et révisionniste – de notre relation à la théorie de l'histoire développée par Marx au milieu du XIX^e siècle. Lorsque Marx arriva à Paris dans les années 1840, les rapports de production capitalistes avaient déjà une longue histoire, celle de leur maturation graduelle. L'identification de la contradiction bourgeoisie-prolétariat comme contradiction de classe fondamentale (et non pas la contradiction entre parasites-rentiers et travailleurs) était, cependant, une découverte récente, qu'on peut, sans doute, dater du début de la quatrième décennie du XIX^e siècle². Marx et Engels en saisirent la portée malgré la survivance de la petite production soumise au capital des marchands et confrontée à la croissance de la manufacture. Ces structures sociales servirent de base à l'anarchisme proudhonien qui

2. Reynaud Jean, *De la nécessité d'une représentation spéciale pour les prolétaires*, Paris, La revue encyclopédique, 1832.

prolongea son emprise jusqu'à la création de la I^e Internationale en 1864 et la Commune de Paris en 1871 (ce qui désolait évidemment Marx et Engels). La domination graduelle de la contradiction bourgeoisie-prolétariat clarifiait la nature des rapports sociaux, bien que le développement des rapports managériaux fût déjà en marche, comme allait le faire sentir, peut-être encore plus cruellement, la construction autoproclamée du socialisme, dont les leaders se muèrent pour donner naissance à une nouvelle classe dirigeante de cadres.

Malgré la lenteur des transitions, l'histoire laisse peu de répit à l'analyste, et la prégnance constante de l'hybridité brouille les cartes.

Un nouveau canal d'extraction du surtravail. Les principes fondamentaux de la théorie de l'histoire des sociétés humaines par Marx ont été maintes fois exposés : (a) la séquence des modes de production ; (b) la structure de classe associée à chacun de ces modes ; et (c) la grande dynamique des forces productives et des rapports de production (compte tenu de ses aspects dialectiques) et des luttes de classe. À cela, on peut ajouter la dichotomie infra-/superstructures et une théorie de l'État dans sa relation aux structures de classe.

On n'en retiendra ici qu'une double idée : la correspondance entre, d'une part, chaque mode de production et une structure de classe, et, d'autre part, l'identification d'un canal principal d'extraction par une classe supérieure du surtravail d'une classe dominée.

Il devrait aller de soi que cette théorie ne rend pas compte de toutes les formes d'exploitation et de domination. Elle rend intelligible les caractères fondamentaux de la grande dynamique des forces productives et des rapports de production, manifestant un grand degré de déterminisme, quoique susceptible d'être infléchi par les luttes dans des mesures toujours difficiles à définir. On peut noter que le dispositif analytique complet de Marx fut déduit de l'analyse de l'émergence des rapports capitalistes à partir de la société féodale et ne saurait, à notre avis, être généralisé dans tous ses aspects aux transitions antérieures³ (par exemple, entre sociétés antiques et féodales).

En s'en tenant aux trois derniers modes identifiés par Marx dans la Préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique*⁴, le travail approprié fut successivement, et, à chaque fois, principalement, celui des esclaves dans ce que Marx appela le mode ancien de production ; des serfs dans le féodalisme ; des travailleurs productifs dans le capitalisme ; des membres de la classe des encadrés dans le managérialisme.

3. Le schéma fondamental qui unit le mode de production à une structure de classe par le biais d'un canal d'extraction de la plus-value est préservé, mais le rôle prêté à la dynamique *forces productives-rapports de production* semble inadéquat.

4. Marx Karl, *Œuvres, tome I : Économie, Critique de l'économie politique*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1963, p. 273.

Chacun de ces canaux revêt des formes historiques distinctes et variables au cours du temps, dont on peut plus ou moins aisément ou difficilement définir la forme dominante. Par exemple, l'exploitation des serfs dans le féodalisme s'exprima en temps de travail sur la terre du seigneur, puis en rentes, et dans le processus de la mainmorte qui faisait du seigneur le seul héritier du « patrimoine » du chef de famille, etc. – en parallèle à l'existence de vastes ensembles de droits féodaux privant les paysans d'accès aux ressources naturelles, ou rendant cet accès onéreux, dans un système d'institutions en permanente mutation. Il en alla de même dans le capitalisme, depuis les formes de son émergence (du capital des grands fermiers, et du capital usuraire et des marchands, compte tenu des recouvrements entre ces catégories) jusqu'à la généralisation du système des usines qui servit de base à l'analyse de la plus-value supportée par la vente de la force de travail (donc le paiement du salaire) et de son partage, tel qu'analysé par Marx dans le *Capital*, comme canal principal de l'exploitation capitaliste. Et on fait ici abstraction du canal de l'impôt.

Cette diversité – dans ses déterminants spatio-temporels – est également une caractéristique du managérialisme. Le mécanisme principal de l'extraction du surtravail dans le capitalisme managérial est interne aux relations salariales, selon ce que la première section a décrit comme des inégalités, en référence à la catégorie empirique de « haut salaire ». Le simple constat de l'inégalité des salaires à des moments déterminés ne donne qu'une expression triviale des hiérarchies sociales sous-jacentes. La véritable pertinence de la référence à l'inégalité salariale apparaît dans l'analyse des mouvements historiques, manifestant le remodelage politique des inégalités selon les hétérogénéités fondamentales : on comprend ainsi que sous la même étiquette salariale se meuvent des masses de revenus sujettes à des dynamiques sociales hétérogènes parce qu'elles sont les revenus de classes distinctes. Mais, au-delà des différences de salaires au sens strict – de la même manière que, dans les modes de production antérieurs, les canaux de l'exploitation étaient multiples – les « revenus », dans un sens désormais étendu, perçus au haut des hiérarchies sociales sont également faits de multiples privilèges dans des champs aussi divers que l'enseignement, la santé, la culture, etc., dont jouissent les classes de cadres malgré les systèmes de « redistribution ».

Une nouvelle classe – Un nouveau mode de production-socialisation.

Les structures de classes ne trouvent pas seulement leur expression dans le constat formel des divers canaux de l'appropriation du surtravail et la formation des revenus correspondants (la rente, le salaire, le profit). Elles se fondent sur la position des groupes sociaux vis-à-vis de ce que Marx appelait les moyens de production, c'est-à-dire dans les rapports de

production. Plus rigoureusement, ces positions distinctes sont les vecteurs de ces appropriations, par exemple, le capitaliste prélève la plus-value par le biais du pouvoir résultant de sa position de propriétaire des moyens de production. Il en va de même dans le managérialisme, où les cadres d'entreprise ont le monopole (hiérarchique) des initiatives et prises de décision, tout comme le « capitaliste actif » dans le capitalisme quand il existait ou existe encore.

Ce monopole managérial ne se fonde plus sur la propriété juridique mais sur des « compétences » socialement reconnues. C'est pourquoi le managérialisme se vit lui-même comme une « méritocratie ». Sa nature de classe prend sa source dans la reproduction du rapport social, selon des pratiques familiales et relationnelles souvent décrites, faisant que les compétences font l'objet d'un processus de reproduction intergénérationnel. Si la détention des connaissances requises pour accéder aux hauts postes suppose des niveaux de formation plus ou moins sanctionnés par les institutions d'enseignement et les diplômes, l'appartenance à des groupes sociaux privilégiés préexistants reste un vecteur privilégié de la reproduction des positions. La pratique des fonctions et l'interaction sociale au sein des classes supérieures est le tremplin des ascensions vers les cimes.

Il est tout à fait frappant que la supposée hiérarchie des « mérites » n'allège pas la pesanteur de la reproduction des inégalités, abstraction faite des évidentes exceptions. Ces exceptions étaient déjà mises en avant, et le sont encore, par les apologistes du capitalisme (la capacité de tout un chacun de s'enrichir par l'épargne et le travail) pour nier la nature de classe du mode de production. Les données présentées à la figure 2 montrent bien que la conquête par les salaires des sommets des pyramides des revenus n'engendrent pas intrinsèquement la réduction des inégalités. La dynamique historique des inégalités suit son propre cours selon des mécanismes que nous interprétons comme principalement politiques, se superposant à la marche des rapports de production.

Nous avons défendu dans d'autres travaux la thèse de la dualité du processus général d'évolution des sociétés humaines⁵ : une facette peut s'interpréter en termes de relations de production au sens strict que Marx et Engels ont introduit depuis l'*Idéologie allemande* en 1845⁶ ; et l'autre facette est une « théorie de la socialité » dont les concepts principaux sont ceux, au plan économique, de socialisation de la production et, au plan politique, de citoyenneté, d'État comme agent de l'exécution de tâches d'intérêt général, et d'État-nation.

5. Duménil Gérard et Lévy Dominique, *Managerial capitalism, op. cit.*, chapitre 5.

6. Marx Karl et Engels Friedrich, *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 2012.

L'analyse des sociétés considérées en référence exclusive à la théorie de la socialité est pure idéologie, celle à laquelle Marx et Engels s'opposèrent dans l'élaboration de la théorie des « sociétés de classes », ce que les sociétés humaines ont toujours été. Mais ce constat ne change pas le fait que la dynamique historique des sociétés est également traversée par ce processus de socialisation croissante. Ainsi, toujours à suivre Marx et Engels, le capitalisme préparait doublement son propre dépassement : (a) positivement, en tant que vecteur d'une socialisation croissante (notamment la socialisation de la production) dans le champ de la socialité ; et (b) négativement, par l'engendrement de crises toujours plus redoutables ouvrant la voie à des luttes toujours plus profondes ou durables dans le champ des sociétés de classes.

À des degrés encore supérieurs à ceux atteints dans le capitalisme, on peut voir dans le managérialisme un mode de production-socialisation qui réunit les cadres des entreprises et ceux des institutions gouvernementales et administratives. De même que la position des cadres d'entreprise définit leur position dans la structure de classe, les cadres du secteur public jouissent d'une position privilégiée dans la dynamique historique de la socialité au-delà des bornes de la production au sens étroit (bien que les frontières ne soient jamais étanches, comme, par exemple, entre le système d'enseignement et le système productif, le premier préparant à l'entrée dans le second).

Entre reconnaissance et dénégation. La séparation de la propriété et de la gestion consécutive à la révolution managériale fut, très tôt, identifiée aux États-Unis. On cite souvent les ouvrages de Thorstein Veblen⁷. Les thèses de Joseph Schumpeter concernant l'inévitabilité du socialisme, conçu comme un managérialisme, développées pendant la Seconde Guerre mondiale, et les analyses de John Kenneth Galbraith, pendant les années 1960, relatives à la formation et au pouvoir de la « technostructure » sont des plus connues⁸. On peut également rappeler les livres d'Adolf Berle⁹. L'idée de révolution managériale est couramment associée aux travaux d'Alfred Chandler¹⁰.

Il faut également rappeler l'existence des controverses, encore antérieures, qui entourèrent la construction du socialisme auto-proclamé. L'idée que les dirigeants se métamorphoseraient en une nouvelle classe supérieure était déjà au cœur de la critique que Michail Bakounine

7. Veblen Thorstein, *Absentee Ownership and Business Enterprise in Recent Times*, Londres, George Allen & Unwin, 1924.

8. Schumpeter Joseph, *Socialism, Capitalism et Democracy*, New York, Harper et Brothers, 1942 ; Galbraith John, *The New Industrial State*, Princeton, Princeton University Press, 1967.

9. Berle Adolf, *The Twentieth-Century Capitalist Revolution*, Londres, Macmillan, 1955 ; Berle Adolf, *Power Without Property*, New York, Harcourt, 1960.

10. Chandler Alfred, *The Visible Hand. The Managerial Revolution in American Business*, Londres-Cambridge, Harvard University Press, 1977.

adressa au socialisme autoritaire de Marx dans les années de la Première Internationale et de la Commune de Paris¹¹. Nikolai Boukharine fut très impressionné par les thèses de Robert Michels exprimées en 1910, prédisant que toute organisation centralisée originellement démocratique donnerait naissance à des structures oligarchiques. Et le livre de James Burnham, *The managerial revolution*, tourné vers l'analyse de la propriété étatique, précéda de peu celui de Schumpeter.

Malgré l'importance de la référence à Marx dans des travaux tels que ceux de Schumpeter, la notion d'exploitation n'est pas présente dans ces écrits ou, du moins, n'y joue pas un rôle majeur : elle se profile derrière la notion de classe lorsque celle-ci est explicite. Il en va différemment des travaux postérieurs entrepris au nom du marxisme. Ces travaux prennent appui sur les importants développements que Marx consacra aux directeurs salariés au Livre III du *Capital*. On peut rappeler les thèses de Nicos Poulantzas, faisant des cadres des capitalistes (puisqu'ils en assument les fonctions) ou l'introduction par Erik Olin Wright de la notion de position de « classe contradictoire » (c'est-à-dire hybride), à la fois capitalistes et prolétaires, qui lui permet de caractériser les cadres comme une classe intermédiaire¹². Mais il faudrait mentionner bien d'autres études, comme celle de Gérard Duménil citée à la note 1¹³. Un point de vue symétrique à celui de Poulantzas consiste à voir dans les salaires des cadres la rémunération d'un travail complexe, faisant des cadres des prolétaires de haut niveau de compétence, ce qui réduit le travail des cadres à une catégorie du travail productif. Cette thèse ignore la richesse théorique de l'analyse de Marx et ignore les tendances historiques les plus évidentes.

Malgré cette ample reconnaissance du phénomène managérial, il est frappant de constater que son identification reste problématique au sein du marxisme académique ou des partis se réclamant encore du marxisme. Fait surtout défaut son insertion dans la grande mutation des rapports de production. L'interprétation de la montée des relations managériales dans l'histoire des sociétés doit faire l'objet d'une révolution théorique prolongeant fondamentalement la théorie de l'histoire de Marx et non d'un « aménagement » visant à cacher les insuffisances de la théorie marxiste traditionnelle et dogmatique.

On ne traitera pas ici des analyses du « capitalisme cognitif¹⁴ ». Le travail fait, évidemment, l'objet d'un processus historique de transformation

11. Bakounine Mikhaïl, *Étatisme et anarchie* (1873), Paris, Éditions Tops Trinquar, Paris, 2003.

12. Poulantzas Nicos, *Classes in Contemporary Capitalism*, Londres, New Left Review Press, 1975 ; Wright E. Olin, *Class, Crisis and the State*, Londres, New Left Books, 1978.

13. Baudelot Christian, Establen Roger et Malemort Jacques, *La Petite bourgeoisie en France*, Paris, Maspero, 1974 ; Bihr Alain, *Entre bourgeoisie et prolétariat. L'encadrement capitaliste*, Paris, L'Harmattan, 1989 ; Mohun Simon, « Class structure and the US personal income distribution », *Metroeconomica*, n° 67, 2/2016, pp. 334-363.

14. Voir, par exemple Moulier Boutang Yann, *Le Capitalisme cognitif : La Nouvelle Grande Transformation*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.

faisant jouer un rôle croissant au savoir et aux techniques de l'information et de la communication, mais nous pensons qu'il est impossible d'appréhender ces mécanismes hors d'une problématique des structures de classe et de la séparation cadres-encadrés. Surtout, les structures de classe ne sont pas dissoutes dans l'opposition d'un empire et d'une multitude.

CE QUE LE *MANIFESTE* ET LE *CAPITAL* N'AVAIENT PAS ANTICIPÉ

Que les hauts salaires soient devenus le canal principal de l'appropriation du surtravail dans les sociétés les plus avancées du capitalisme managérial est un constat d'importance évidente. Mais la transformation des rapports de production qu'exprime cette propriété des sociétés contemporaines se manifeste à bien d'autres points de vue. Des aspects majeurs de la dynamique de ce qu'il est encore convenu d'appeler le capitalisme sont altérés. Non seulement la théorie des canaux d'exploitation doit être mise à jour, mais également l'identification des tendances historiques telles que décrites par Marx et Engels. Les perspectives les plus ambitieuses, notamment celle d'une « émancipation » humaine sous la conduite du prolétariat industriel, doivent être repensées.

Le diagnostic n'est pas qu'une transformation graduelle *exogène* des rapports de production aurait modifié, de manière autonome, des tendances inhérentes aux rapports de production capitalistes. Cette transformation fut et demeure le produit des tendances et contradictions capitalistes auxquelles elle remédie en partie. Cette discussion devrait se poursuivre dans deux directions : (a) la notion de « contre-tendance » est susceptible de rendre compte de la métamorphose graduelle des rapports de production dans la transition entre capitalisme et managérialisme (la mutation des rapports de production pouvant s'analyser comme réponse à des tendances défavorables) ; et (b) l'évolution des rapports de production manifeste la dynamique plus générale qu'on a brièvement désignée comme celle de la socialité (bien que ses étapes et formes concrètes soient dictées par la séquence des rapports de classe).

La dynamique historique du taux de profit. Lorsque Marx écrivit la théorie de la baisse tendancielle du taux de profit au Livre III du *Capital*, il ne possédait pas de données susceptibles de l'appréhender empiriquement, seulement l'opinion d'économistes tels que Smith et Ricardo qui s'en inquiétaient¹⁵.

La dynamique historique des forces productives et des rapports de production, qui ne connaît jamais de repos, et le jeu des développements inégaux entre pays jouèrent des rôles considérables dans le cours de la

15. Cette section emprunte à Duménil Gérard et Lévy Dominique, « Technology and Distribution in Managerial Capitalism: The Chain of Historical Trajectories à la Marx and Countertendential Traverses », *Science et Society*, n° 80, 2016, pp. 530-549.

tendance à la baisse du taux de profit. Marx rédigea le *Capital* sur la base de l'observation d'une « maturité » des rapports capitalistes résultant de l'expansion de la manufacture dans le système des usines. Selon des chronologies quelque peu décalées en Angleterre et en Europe continentale, les « révolutions industrielles », au sens de la mécanisation, vinrent se greffer sur cette maturation et en renforcer la nécessité. L'application de la machine, d'abord au filage en Angleterre, puis au tissage, compte tenu des avancées inégales de structures de production (en Angleterre et vis-à-vis du continent, notamment aux Pays-Bas, et dans la relation graduelle aux colonies américaines d'où venait le coton) créa les conditions d'un leadership de ce qui devenait l'« industrie » anglaise. L'exportation des machines vers le continent engendra les surprofits de l'industrie mécanique anglaise tout en laminant ceux de l'industrie textile du pays¹⁶. À travers ce cours chaotique, la grande tendance à la baisse du taux de profit – qui veut, selon la thèse de Marx, que la mécanisation, permettant une forte augmentation de la productivité du travail, ne compense pas la hausse de l'avance en capital et des coûts du travail – fit graduellement sentir son emprise au-delà des jeux institutionnels et concurrentiels. Marx dépassait Smith en théorie¹⁷.

Les efforts pour trouver une trace empirique de la tendance des taux de profit ne peuvent sérieusement conduire à établir le lien avec le milieu du XIX^e siècle en Angleterre. Nos tentatives nous ont permis de suggérer une tendance moyenne aux États-Unis depuis 1869 (sachant qu'il s'agissait d'une économie très hétérogène et où le cours du salaire répondait à des conditions particulières). On y observe une phase de décroissance de la tendance jusqu'à la Première Guerre mondiale, évocatrice du cadre analytique de Marx. Mais aucun des aléas de ce qu'on a désigné comme un « cours chaotique » n'avait perdu sa validité potentielle, comme allaient en témoigner les tendances manifestées au cours de la première moitié du XX^e siècle. On sera, à nouveau, frappé par la rapidité de l'histoire.

En réaction à cette grande baisse de la fin du XIX^e siècle, l'économie des États-Unis connut la métamorphose supportée par les trois révolutions, des sociétés par actions, du secteur financier et de la gestion aux alentours de 1900. Du point de vue des procédés de production (techniques et organisation), le taylorisme et le fordisme en furent deux formes très connues, mais il ne s'agissait que d'un aspect central du changement de rapport de production tel que manifesté dans l'atelier, alors que la révolution touchait toutes les dimensions des entreprises (commerce, comptabilité, gestion au

16. Foster John, *Class struggle et the industrial revolution. Early industrial capitalism in three English towns*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1974.

17. Compte tenu du nombre de décennies, près d'un siècle, séparant la seconde moitié du XVIII^e siècle, dont Smith fut le témoin au cours de la rédaction de la *Richesse des nations*, et le milieu du XIX^e, disons les années 1860 supportant l'analyse de Marx.

sens strict...). Le fait est que la tendance historique au développement des structures managériales permit d'inverser la baisse du taux de profit, la transformant en hausse durant quelques décennies.

Malgré la crise de 1929 (on pourrait même dire, grâce à la crise de 1929 qui accéléra la mutation), l'économie des États-Unis sortit métamorphosée après la Seconde Guerre mondiale. Et les nouvelles formes technico-organisationnelles managériales furent exportées en l'Europe et au Japon. La montée des rapports managériaux – l'hybridisation capitaliste/managériale – avait inversé la tendance à la baisse du taux de profit, parce que le managérialisme contenait des potentialités distinctes de celles d'un capitalisme vieillissant. À partir des années 1970, le taux de profit connut une nouvelle phase de baisse, due à l'épuisement des effets technico-organisationnels de la révolution managériale, bien qu'une nouvelle vague sous-jacente, celle des nouvelles technologies de l'information et de la communication, soit en marche.

Mais le capitalisme managérial reste encore un capitalisme et nous ignorons ce que seraient les lois tendanciellelles gouvernant le managérialisme dégagé de la gangue capitaliste. À cela, il faut ajouter que la transformation des canaux de formation des revenus des classes supérieures, faisant jouer aux hauts salaires un rôle prépondérant, modifie l'impact du taux de profit sur les dynamiques de l'accumulation des moyens de production (à tel point que la hausse des hauts salaires pourrait être un des facteurs du ralentissement de l'accumulation aux États-Unis au cours des dernières décennies). Les profits sont, en effet, calculés après déduction de ces salaires. Mais l'identification des redistributions est complexe, notamment le paiement des impôts permet le financement des salaires de cadres du secteur public. Beaucoup de recherches restent donc à entreprendre pour saisir la portée des nouvelles dynamiques.

Survivre aux crises en se métamorphosant. Dans le *Manifeste*, Marx et Engels soutinrent la thèse selon laquelle le capitalisme, conduit par une classe dominante se comportant en apprenti sorcier, engendrerait des crises de plus en plus violentes. Cette tendance prévalut probablement, mais il faudrait en faire la preuve, jusqu'à la crise de 1929 qui marqua un paroxysme. On a fait référence dans la première section à une seconde révolution managériale, la révolution keynésienne, celle du contrôle des fluctuations macroéconomiques par des politiques économiques, sous l'égide d'instances centrales – ministères et banques centrales.

Les politiques macroéconomiques et réglementations centrales sont, en toutes circonstances, un complément indispensable des mécanismes économiques privés décentralisés, dits « de marché ». Mais, outre les fluctuations conjoncturelles, notamment l'occurrence des récessions tous les

5 ou 10 ans, le capitalisme (managérial ou non) entre dans des crises plus profondes et durables, des crises structurelles ou grandes crises, à des degrés divers communes aux économies avancées. Ces crises sont séparées par des périodes de trois ou quatre décennies. Depuis la fin du XIX^e siècle, nous en distinguons quatre, la crise des années 1890, la crise de 1929, la crise de la fin des années 1970 et la crise de 2007-2008. La récession n'est qu'un aspect de ces perturbations, combinée ou non à des crises financières et d'autres désordres (par exemple, une crise de la concurrence dans les années 1890 ou une vague inflationniste dans les années 1970). Ces crises peuvent faire suite à des baisses du taux de profit ou d'autres dérèglements¹⁸.

Il est impossible d'estimer ce qu'aurait pu être une crise comme celle de 2007-2008 en l'absence de politiques vigoureuses, aux États-Unis et de la part de leurs principaux partenaires. L'élément-clé est ici que le capitalisme de plus en plus managérialisé est toujours sorti de ces grandes crises, et cela grâce aux capacités sans cesse accrues des instances centrales. Chaque nouvel accident suscite de nouveaux dispositifs d'intervention, mais toutes les innovations, notamment financières, accroissent la capacité des instances privées, en quête de profits, gains en capitaux et hauts salaires, à dépasser les bornes existantes.

Le résultat de cette fuite en avant est la métamorphose des relations de production et le rôle croissant des autorités centrales dans le contrôle de la macroéconomie. Le capitalisme survit aux ambitions de ses classes dominantes, mais au prix de sa métamorphose. Tout comme la tendance historique au développement des formes managériales permet de surseoir pendant plusieurs décennies aux rigueurs de la baisse tendancielle du taux de profit, la révolution managériale des instances centrales a pu remédier jusqu'à maintenant à l'instabilité potentielle inhérente aux appétits de classe. Le coût pour les fractions capitalistes traditionnelles est le progrès historique de la transition managériale où leur pouvoir s'estompe (en dépit du compromis néolibéral au sommet).

DESTINS DE L'ÉMANCIPATION

Ces dynamiques historiques des rapports de production, structures de classes, actions et réactions macroéconomiques mettent évidemment en question la vision que Marx et Engels possédaient du devenir des sociétés humaines. Face aux idéologies du socialisme des petits producteurs de Proudhon, aux grandes constructions des socialismes utopiques – notamment les grands rêves d'une humanité de frères et sœurs des communismes chrétiens, tel celui de Wilhelm Weitling ou d'Étienne Cabet – Marx et Engels opposèrent leur socialisme scientifique fondé sur l'observation

18. Duménil Gérard et Lévy Dominique, *The Crisis of Neoliberalism*, Cambridge, Harvard University Press, 2011.

d'une généralisation de la contradiction bourgeois-prolétaires, comme produit des dynamiques capitalistes, au prix de la violence sociale inséparable des luttes.

Mais les révolutions menées au nom du prolétariat conduisirent à un supposé règne de l'organisation sociale poussée à un paroxysme étatique sous l'égide d'une nouvelle classe dominante de cadres : un managérialisme bureaucratique prolongeant les canaux de l'appropriation du surtravail que dessinait la métamorphose des rapports de production au début du xx^e siècle dans les pays les plus avancés. ■